NOTES ET COMMUNICATIONS

I

PROJET D'UNE ÉTUDE SUR LA NOTION DE *CARMEN* ET SON EXPRESSION DANS LA LITTÉRATURE LATINE

PAR Mlle M. DESPORT
Assistante à la Faculté des lettres de Bordeaux

Dans la notion primitive du *carmen* latin, plusieurs fois étudiée et depuis longtemps déjà nettement dégagée[1], on distingue deux éléments : un élément formel, le rythme et l'agencement fixe des mots ; un élément potentiel et final, l'effet que l'on attribue à cette disposition et à ce rythme verbal (effet religieux, effet magique) ; bref, la *forme* et la *force*. La définition la plus simple et la plus complète qu'on puisse proposer du *carmen* est celle de « *formule efficace* », en donnant aux deux mots leur sens plein ; les deux éléments sont aussi importants l'un que l'autre, le contenant et le contenu, la formule et le pouvoir.

Cette valeur forte, incantatoire, du *carmen* est pour nous prélittéraire ; dans les monuments, elle ne subsiste clairement que dans les XII Tables[2]. — Ultérieurement, avec le développement de la littérature latine, le mot *carmen*, toujours usité, apparaît avec le sens à la fois technique et courant de « *poème, poésie* », ou celui, encore plus restreint, de « *chant vocal ou instrumental*[3] ». Huvelin remarque avec raison « qu'entre ce sens dérivé et le sens primitif du mot, il y a une différence considérable ». « Il ne s'agit plus désormais, dit-il, de paroles rythmées, devant produire nécessairement et fatalement un effet matériel donné,

1. Cf. H. Düntzer, *Das Wort Carmen als Spruch, Formel, Lehre : Zeitschrift für Gymnas.* 1857, pl. 33 ; complété et rectifié sur certains points par O. Ribbeck, *Jahrbuch für klass. Philol.*, LXXVII, p. 201-213. — Bouché-Leclercq, article *Carmen* du *Dictionnaire des Antiquités* de Daremberg et Saglio. — Baehr, art. *Carmen*, dans Paulys *Real Encyclop.* — P. Lejay, *Histoire de la littérature latine des origines à Plaute*, publiée par L. Pichard, ch. IV, p. 124 sq. — Schanz, *Geschich. d. römisch. Liter.*, I, p. 14.

2. C'est ce qu'a si bien établi P. Huvelin, *La notion de l' « injuria » dans le très ancien droit latin* (*Annales de l'Université de Lyon*, nouv. sér., II, fasc. 12, 1903, p. 171 sq.).

3. Voir Bouché-Leclercq, *art. cité.*

mais seulement de rythmes quelconques dépourvus de vertu active. Dans cette signification nouvelle, la notion de la forme du *carmen* l'emporte sur celle de son efficacité. » Servius définit le *carmen* « *quicquid pedibus continetur*[1] » : toute formation du langage qu'on peut scander en pieds ; pour ceux qui ne sont pas poètes, pour les techniciens, le *carmen* est le *poema*, tel que Lucilius, par exemple, le déterminait[2].

Mais ce que nous nous demandons, c'est justement si cet effacement a toujours été complet, si la notion d'efficacité du *carmen* a toujours été aussi oubliée, ou si, au contraire, elle n'a pas continué à exercer une influence, tout au moins sur certains auteurs, et à animer, comme un levain, certaines manifestations de la poésie à Rome. Bouché-Leclercq, suivant à la trace l'évolution du mot *carmen* au moment où il passe dans la littérature, dit « que les œuvres poétiques méritent doublement cette dénomination en raison de leur forme rythmée, et du chant qui en était, à l'origine, l'élément inséparable ». Un autre élément inséparable du *carmen* est son pouvoir, son efficace, résultante du rythme et du chant ; la question est de savoir si cette essence du *carmen* a été absolument laissée de côté dans les emplois qu'on a faits de ce mot en littérature, si on a oublié la vie et l'esprit du *carmen* pour ne tenir compte que d'une définition par la lettre et la forme.

Notre but, d'ailleurs, en commençant ces études, a été principalement de parvenir à une connaissance aussi exacte que possible de la notion de poésie chez un grand poète, en prenant comme base d'abord l'étude de son vocabulaire et particulièrement sa terminologie poétique. Il s'agit de rechercher les mots qui, chez les Latins, jusqu'à Virgile, désignent la poésie, la composition poétique, l'œuvre qui en résulte et, plus encore, si cela se trouve, les mots qui expriment la « Poésie » en elle-même, ce que nous appellerions maintenant « le mystère poétique », l'essence, la beauté et l'efficacité propres de la poésie ; puis, parallèlement, les mots qui désignent le poète lui-même en tant qu'auteur de la poésie ainsi comprise. S'il y a, dans la langue latine, un mot ou une catégorie de mots qui ont pu servir, à certains moments, à transmettre ces notions, le mot *carmen* et ceux de sa racine doivent en être le centre.

Dans l'histoire du mot *carmen* et des mots de la même famille — puisqu'il est constant que les Romains, justifiés d'ailleurs en cela par la science phonétique moderne[3], ne séparaient pas *carmen* de *cano* (c'est le type de la *figure etymologica : carmina nulla canam*) — il faut donc, croyons-nous, distinguer deux choses : l'emploi d'un mot, plus ou moins

1. *Ad Aen.*, III, 287.
2. Lucilius, *Sat. reliq.*, V, 338 sq., Marx.
3. Cf. L. Havet, *Mém. Soc. ling.*, VI, p. 31. — Fr. Muller, *Altitalisches Wörterbuch*, Gottingen, 1926, p. 69. — A. Walde, *Lateinisches etymologisches Wörterbuch*, Heidelberg, 1930, I, p. 169. — Ernout-Meillet, *Dictionnaire étymologique de la langue latine*, art. *Carmen*.

répandu, et ce qui s'est conservé dans ce mot de sa valeur première et incantatoire. La première question est affaire de répertoires et de statistiques. La seconde est plus délicate. Il nous semble que, dans les travaux qui en traitent, on la perd assez vite de vue.

Il n'est pas croyable, en effet, que cette notion si importante du *carmen* au sens de « formule sacrée et efficace » se soit définitivement abolie. Elle se maintient déjà par la *connaissance historique* qu'en gardent les Romains cultivés (exemple : les emplois archaïsants de *carmen* chez Cicéron ou Tite-Live pour désigner des textes de lois, des formules juridiques), par l'emploi de *carmen* dans la *langue religieuse*, pour les prédictions des devins et des oracles, et comme équivalent de « prière ». Enfin, le sens incantatoire des mots de la famille de *canere*, et en particulier de *carmen*, *carmina*, fort usités en ces cas, se perpétue, avec une restriction toutefois de leur domaine, quand les pratiques magiques s'emparent d'eux[1]. Que *carmen* ait pu servir tout de suite à la magie montre bien que sa valeur incantatoire était encore en puissance et connue. Mais c'était une spécification, un rétrécissement, une dégradation même, et non le rétablissement de la pleine valeur primitive. Il restait à retrouver l'élargissement, la généralisation de cette notion alors diminuée, à opérer la fusion du sens littéraire et du sens magique, si l'on voulait restituer le sens total de l'incantation.

« Les Romains, dit Bouché-Leclercq, ont commencé par confondre les productions poétiques avec les formules, recettes ou prophéties des sorciers, et les poètes avec ces mêmes *vates*, comme les Muses avec les fées connues sous le nom de *Camenae*. » En réalité, c'est cela justement que nous ne connaissons pas, un stade où la littérature latine emploierait d'abord *carmen* et *vates*. Ce que nous voyons, au contraire, avec les premiers poètes hellénisants, c'est la famille grecque de *poeta* se substituant de plus en plus à celle de *cano*, et semblant se montrer capable de fournir à tous les besoins de la terminologie littéraire. Le *poeta* écrit des *poemata* et « *poétise* », puisque Ennius emploie même, l'ayant sans doute fabriqué, le verbe *poetor* ; *carmen* n'apparaît qu'avec un sens effacé et banalisé.

Or, pendant deux siècles, une évolution de l'usage, de la pensée et de l'imagination des poètes va amener un renversement complet de cet état de choses. Avec Lucrèce, Catulle, Cicéron, nous voyons (le poète continuant à être salué du titre très noble de *poeta*) *carmen* qui redevient en faveur, le *poema*, moins riche de suggestions, n'ayant pu longtemps prévaloir contre lui. Et, en même temps que l'usage littéraire de *carmen*,

1. Cf. P. Huvelin, *op. cit.* — C. Fahz, *De poetarum romanorum doctrina magica*, p. 116, 138, 139. — E. Z. Jevons, *Graeco-italian magic* (ap. *Anthropology and the classics*, six lectures delivered before the University of Oxford, 1908, p. 93 sq.). — Adam Abt, *Die Apologie des Apuleius*. Etc...

carmina, se développe la valeur *affective* et émotive de ce mot, qui est de plus en plus un « beau » mot pour la poésie. Usage inconsistant, banal, et qui peut pourtant se charger parfois de correspondances mystérieuses. — Avec les élégiaques, dont Tibulle est le type, c'est par l'influence et le voisinage fréquent du sens magique que la valeur du *carmen* proprement poétique s'enrichit.

Avec Horace, *Musarum sacerdos*, se rétablit en plus et s'unit dans la même acception d'ensemble la notion du *carmen* sacré, fait pour prier les dieux et les rendre *praesentes*. Avec Virgile, enfin, dont le vocabulaire présente de ce point de vue une remarquable unité, tous ces enrichissements du *carmen* retrouvé se fondent dans une notion unique de la poésie, « chant » et incantation — notion unique qui s'exprime, suivant les parties et les aspects du discours, tantôt par les formes nominales de *carmen* ou de *cantus*, tantôt par les formes verbales de *cantare* ou de *canere*.

Corollairement se rétablissait la notion, primitivement connexe, du *vates*. Horace et Virgile, ayant conscience sans doute d'une conception antique et nouvelle de la poésie, pour laquelle il fallait renouveler un nom antique, ont repoussé, comme insuffisant, le titre de *poeta*, dont Névius et Ennius s'étaient parés comme d'une gloire, pour restituer un degré supérieur, et la notion, beaucoup plus complexe, de *vates*.

Même cette unification de la terminologie poétique sous l'influence d'une notion centrale faillit aboutir encore plus loin. Une déesse du *carmen*, *Carmentis* (ou *Carmenta*) : *quae nomen habes a carmine ductum*[1], tendit à un certain moment à devenir la Muse latine et à remplacer les Camènes elles-mêmes, déjà réveillées de l'ancien temps, mais avec lesquelles l'association étymologique était sans doute moins nette. Quand il s'agissait de chanter Rome et le Latium, au moins, avec Virgile et Ovide[2], on y toucha. Les *vates* chantèrent un *carmen* à la gloire nationale sous l'invocation de *Carmentis*. C'eût été l'aboutissement logique et dernier de cette réforme du vocabulaire qui prend, on le voit, exactement le contre-pied des innovations de Névius et d'Ennius, et qui doit être importante pour l'histoire de la poésie romaine. En revenant aux vieux mots latins, les poètes bénéficiaient de l'apport des notions que ces mots avaient contenues et qu'ils dégageaient encore, sans rien perdre de leur culture et de leur art, ni de leur imagination enrichie par les mythes grecs. Ainsi devint possible, en particulier, la poésie de Virgile, au « charme savant », *carmen* du poète *doctissimus*.

Marie DESPORT.

1. Ovide, *Fastes*, I, 474.
2. Virgile, *Aen.*, VIII, 339 sq. — Ovide, *Fastes*, I.